

# 4 2 1

corinne rondeau

---

Un dé au creux de la main.

Imaginons qu'il n'y ait ni table ni sol pour le lancer. Comment pouvoir connaître le chiffre du hasard, bondir de joie ou râler d'être mauvais joueur ? Parler d'art n'est-il pas un peu cette affaire sans plan d'effectuation, sans *à-faire*. Comme si l'impossibilité de découvrir la face figée des six nous accordait, pour toute certitude, le chiffre 7 traversant à jamais les airs. Finalement la tâche de celui ou celle qui cause art, par la parole et par une sorte de langage non accompli dans les arcanes des concepts des actualités mondaines, doit s'accorder à cette certitude que l'infini est le septième des nombres entiers naturels. S'accorder ne signifiant rien d'autre que de produire une note entre un corps et un objet capable de produire un son. Critique-instrumentiste dont toute l'action est de se dissoudre dans l'écoute.

Maintenant qu'on a dit cela, qu'on le trouve idiot ou charmant, reste que nous ne vivons pas hors-sol, même si l'on peut vivre sans table ce qui est plus salissant. Ainsi le plan, dans sa matérialité en relation avec la pesanteur, nous invite à penser deux choses, peut-être trois. On ne joue pas par terre sinon à deux époques, passées voire fictives, celle des cours de récréation et celle au pied de la Croix pour tirer au sort la tunique du Crucifié. C'est connu Dieu ne joue pas aux dés. Et si on joue plutôt sur une table c'est qu'elle est, sans qu'on n'y pense jamais, le dispositif par lequel le jeu a lieu. La table est déjà de la partie. Elle est un peu comme le langage avec ses conventions qui prolonge le geste jusqu'à l'arrêt d'une face. Elle est faite pour un résultat. Rien n'est plus agaçant que celui qui jette hors cadre, foutant en l'air la partie. Cris, insultes, bras levés. Un peu comme si une pièce de théâtre ou de danse avait lieu derrière des pendrillons. Par chance nous avons aujourd'hui la vidéo, rien ne peut nous échapper.

Pour connaître le chiffre du hasard il faut que cesse la chute, c'est là qu'on retrouve le dé au sol, et tous les yeux rivés sur le compte, l'expertise, la virtuosité. Bravo ! Beaucoup d'artistes se sont voués à la chute ces dernières années... désir d'arrêt, fatigue du mouvement, effroi de l'infini ? Pourtant s'il n'y a plus rien pour la recevoir alors qu'on peut toujours lancer le dé, il n'y a plus à s'agacer, être bon ou mauvais artiste, juste une fin qui n'en finit pas, relancer l'art. Si on n'y voit pas on peut toujours sentir, une histoire de musique encore. En définitive, le dé traversant est la meilleure façon d'arrêter de jouer un rôle et de le laisser passer entre les œuvres et nous, lieu de l'art. Car autre chose est à penser : causer art (causer en tant qu'il ne s'agit que d'une occasion d'expression sinon il faut se taire, pour être tout à fait exempt d'être à l'origine) ne suppose pas de dimension concrète, non plus abstraite pour valider une interprétation. Il y a un dé, une main, un geste et plus de table. Le respect de l'art serait ce geste en reste. Geste qui ne compte pas d'avoir été projeté sans but. C'est le dé traversant « le plateau de la table et toute la maison » du poème *JEUX* de Rilke. Causer art ça n'a pas de but où alors seulement de faire sortir les gens de chez eux, ceux qui ont des tables et des projets. Causer art c'est jeter la langue dans les airs sans but ou presque.

Disons que cela relève du propre de ceux pour qui l'expression est une façon d'être un passeur qui court toujours après le témoin, pour le coup il ne témoigne jamais de rien. Causer art c'est dire pour rien, dans le respect de ce rien. C'est le dé toujours hors table, hors compte, hors projet. D'une certaine façon le dé lui-même est chiffre de l'énigme : 7. Et il n'est pas nécessaire en cette espèce de cas d'art de comprendre quoi que ce soit aux chiffres, car comme le dit encore Rilke dans *Les Carnets de Malte Laurids Brigge*, mieux vaut ne pas trop leur accorder d'importance. D'autant qu'on n'en a jamais vu ailleurs que sur du papier, avez-vous déjà dit « Bonjour 7 » ? Seulement dans la série *Le Prisonnier* qui prenait soin de mettre le mot de « numéro » avant le chiffre, « Bonjour chez vous ». Et la série avait bien compris que les chiffres peuvent être une prison pour celui qui se contente de répondre sans essayer de sortir des limites du territoire, « je ne suis pas un numéro, je suis un homme libre » disait Patrick McGoohan à la fin du générique d'ouverture. Une vie comme une table avec ses bords que certains cassent ou que d'autres évitent avant de se casser sur les arêtes comme autant de bâtons dans les roues. Causer art c'est ce qui reste à raconter de la traversée du dé, mouvement au caractère parfaitement abstrait et concret. Voilà que le dé a tourné sur lui-même car en s'accordant à l'œuvre celui qui cause ne peut déroger à éliminer tout ce qui fait le jeu, de suivre le trajet inédit d'un geste fait de la main. Mais il ne peut pas non plus se contenter de dispositifs, autoroutes menant au but. La dualité est un mouvement existentiel, et l'art un « ici » qui n'a point d'arrêt. Causer art c'est ouvrir et fermer en même temps, juste des détours jetés dans le temps, et refuser l'unanimité d'un langage qui comme la table au profit d'un score instrumentalise et fige la compréhension. Ni moyen ni fin encore moins de rapport entre eux. Il faut craindre le langage, le but, et les projets sinon le compte est bon et tout est à refaire. Et c'est très fatigant de refaire, de redoubler le faire qui est toujours la contrainte de la politesse ou du salaire. Faire ou refaire ce n'est pas créer. Il y a une vingtaine d'années on disait dans les écoles d'art, « vous devez faire votre place », il y a une dizaine « vous devez créer une place ». Je crains qu'avec le temps créer se soit fondu dans le faire, avec tout ce que cela emporte de projection socio-économique, de réussite. Jabès rappelle que le poète est l'être qui a perdu sa place. Je me demande si le « ici » n'est pas le lieu même où qui que ce soit plutôt que quelqu'un s'amuse à faire des détours, n'est pas l'espace où flotte des 7 sans interroger leur destination. Car le poète ou le critique-instrumentaliste ont un point commun c'est qu'ils se foutent hors de tout abri, ils s'exposent. « Ici, hors d'abri », encore Rilke. Ils connaissent la limite, raison pour laquelle ils n'ont pas besoin de faire, mais de faire exister une présence qu'aucun œil ne sera capable de voir, mais qu'une oreille quelconque sentira. Le bruit du passage d'un objet quelconque dans les airs ou bien les mots d'un autre poème de Rilke, l'histoire d'un poète qui a quitté la vallée du langage courant, *Délaissé sur les flancs des montagnes du cœur*. C'est du cœur aussi que l'on s'accorde.